



P.-J. JOUVE

## DANSE DES MORTS

---

Notre collaborateur P.-J. JOUVE a écrit une *Danse des Morts* (1916-1917), poème satirique et lyrique, dirigé contre la guerre.

Il veut publier cette œuvre pendant la guerre même. Il estime que c'est seulement pendant la guerre que le cri de refus à la guerre a sa valeur. Mais en un tel temps il ne se trouve pas d'éditeurs pour répandre largement une telle œuvre.

*LES TABLETTES* font appel à des *souscripteurs*, qui permettront à l'œuvre d'exister, sous la forme d'une édition restreinte, bien tirée sur beau papier, avec la firme: EDITION DES *TABLETTES*, GENÈVE.

---

*Il sera tiré :*

UN BEAU VOLUME DE 160 PAGES. FORMAT  
24 SUR 18. TIRAGE ENTIÈREMENT NUMÉROTÉ  
30 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE LUXE A FR. 10.  
170 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ A FR. 3.50.

---

### BULLETIN DE SOUSCRIPTION

..... exemplaire sur papier de luxe à fr. 10.  
..... exemplaire sur papier vergé à fr. 3.50.

Nom .....

Adresse .....

*L'ouvrage sera envoyé contre remboursement.*

---

Adresser ce bulletin aux *TABLETTES*, case postale  
13718, Jonction, Genève.

## **Pourquoi nous n'obéirons pas**

*Le Conseil fédéral a pris dernièrement, à la suite d'une campagne de presse, un arrêté permettant aux cantons de disposer à leur gré des réfractaires étrangers pour les travaux qu'ils jugeraient indispensables.*

*Cet arrêté a eu sa première exécution à Zurich, où 180 camarades ont été appelés cette semaine, pour assécher des marais, dans des conditions humiliantes. A Zurich également, le camarade Munzenberger, réfractaire allemand, est sous le coup d'un arrêté d'expulsion. On s'apprête donc à le livrer aux autorités de son pays, comme Louradour, Schreyer et comme Lallemand, pour lequel il a tant été protesté.*

*Nous nous élevons contre ces mesures et le caractère odieux qu'elles revêtent. Elles sont pires que celles dont fut victime la population belge et qui soulevèrent une protestation unanime dans la presse qui nous vilipende à jet continu. Et ce droit d'asile tant vanté, que la Suisse nous garantit et qui est en somme sanctionné par la caution assez élevée que les autorités cantonales exigent de nous, n'est-il pas violé outrageusement ?*

*En conséquence, nous refuserons de répondre à tout ordre d'appel dans ces conditions, parce que :*

*1° Ces travaux forcés constituent une atteinte à notre dignité étant donnée la militarisation qu'ils comportent, pour nous qui n'avons pas voulu subir le joug du militarisme dans notre pays;*

*2° Il serait vraiment incompréhensible que nous allions travailler la terre alors que tant d'autres ne font rien ou, ce qui est pire, fabriquent des munitions, participant ainsi à la guerre et la prolongeant;*

*3° Ce serait une injustice flagrante que nous, les moins responsables de la situation économique précaire de la Suisse, — puisque nous n'avons pas pris part au conflit qui en est la cause — en supportions les plus graves conséquences.*

*Nous déclarons ne pas avoir l'intention de refuser notre collaboration à des travaux d'utilité publique, mais nous exigeons qu'à cette collaboration soit enlevée toute forme de partialité, c'est-à-dire qu'il ne soit fait aucune distinction entre Suisses, déserteurs, étrangers et internés. De même que toute production d'engins de guerre soit cessée immédiatement.*

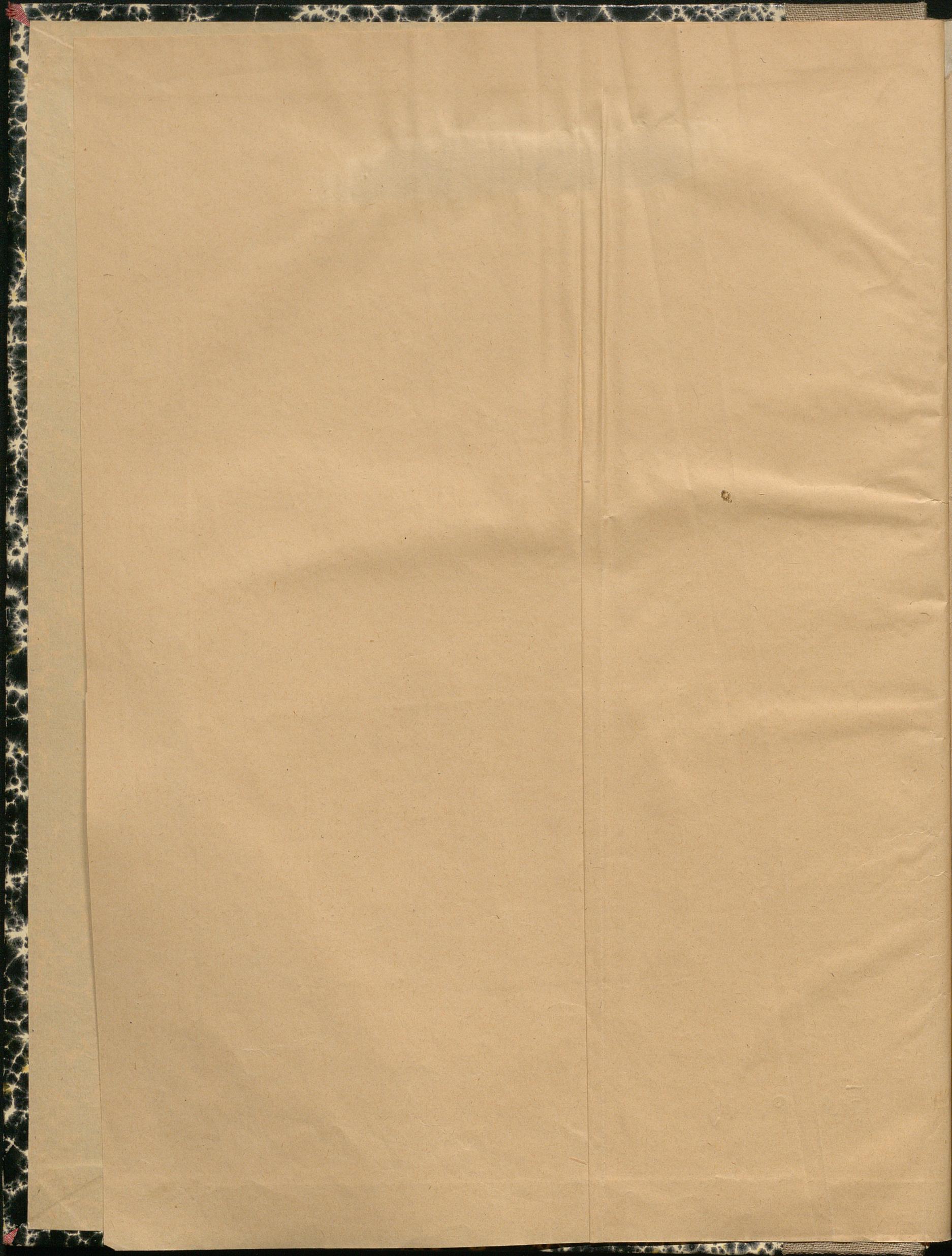
*Nous affirmons notre volonté de ne pas obéir à ces mesures, et nous sommes prêts à subir toutes les conséquences de notre refus plutôt que de laisser porter atteinte à notre liberté et à notre dignité.*

**Un groupe de Déserteurs et Insoumis.**

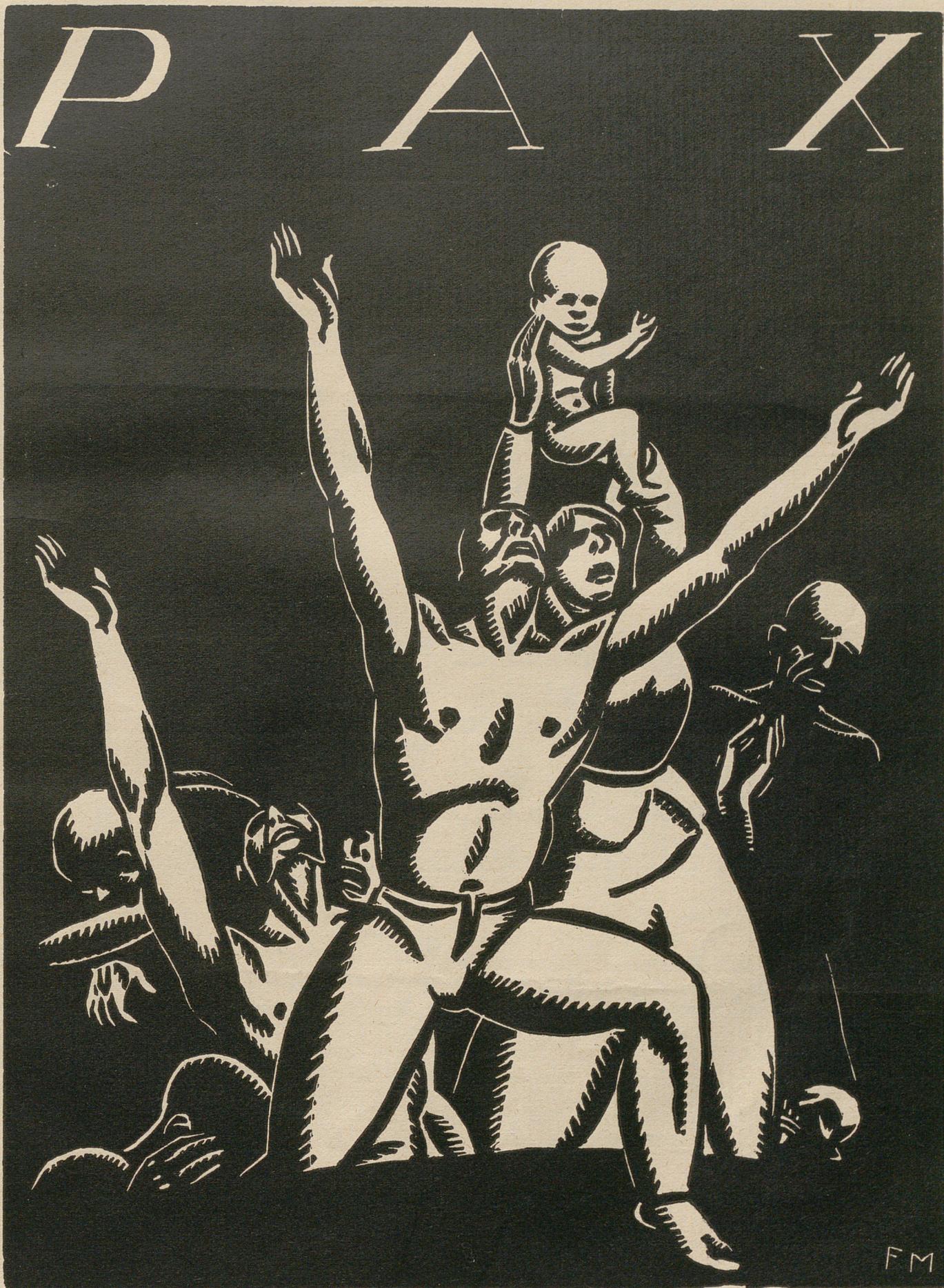
Impr. des U. O.

Fol. p. 13

Réserve

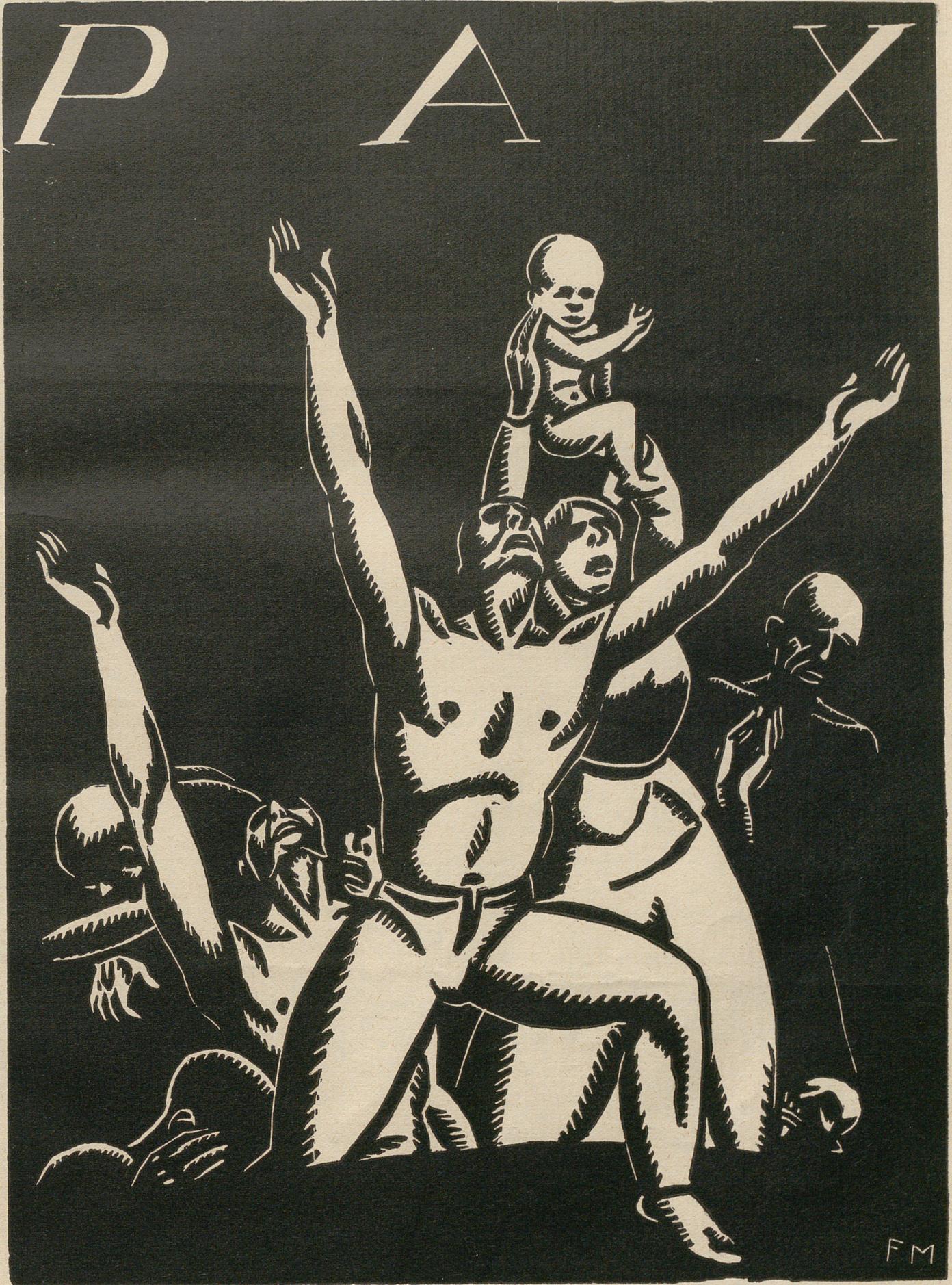


les tablettes



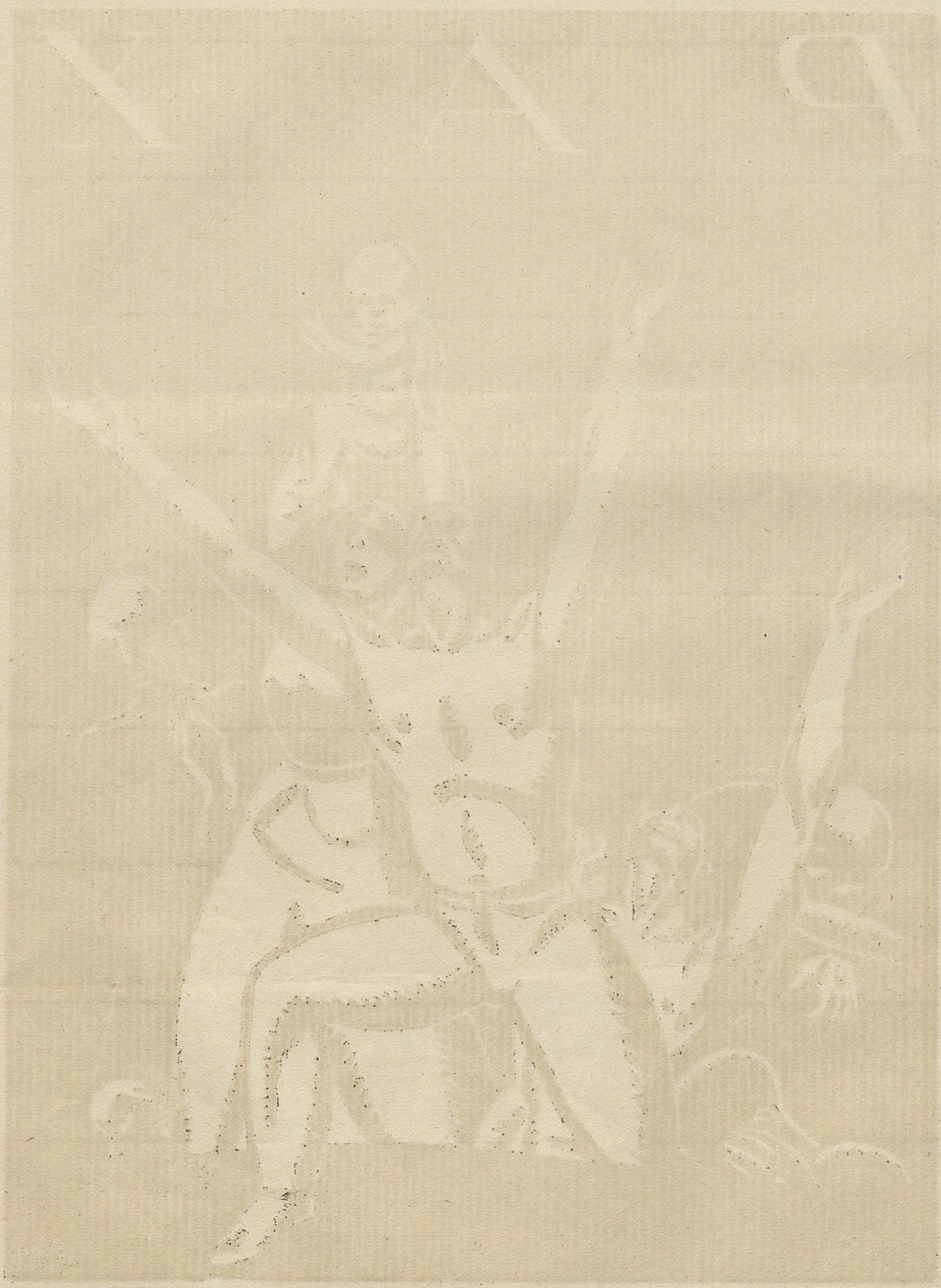
Gravure de Frans Masereel.

*les tablettes*



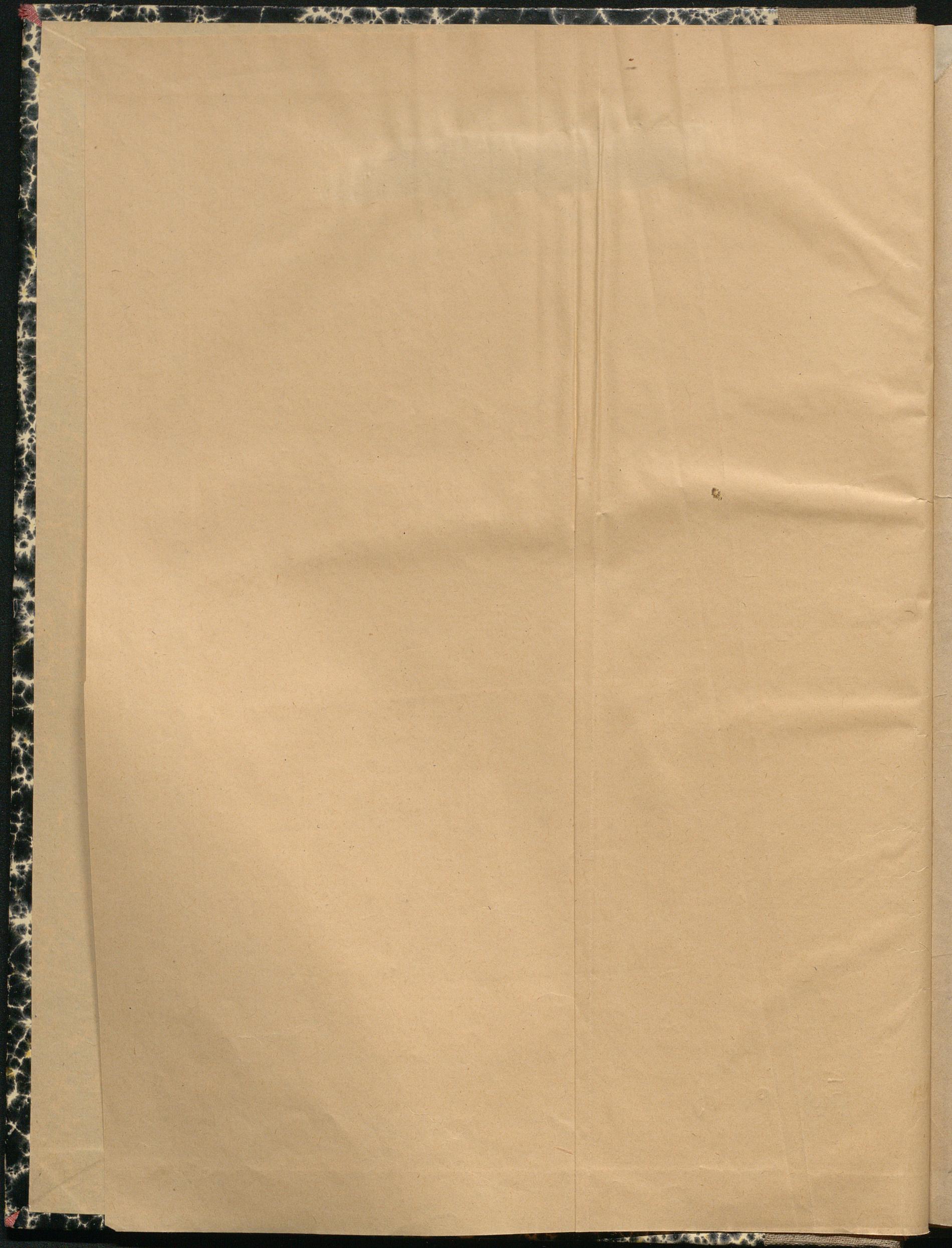
*Gravure de Frans Masereel.*

1000000000



1000000000

F P RES 13





N° 1. — 1<sup>re</sup> ANNÉE.

OCTOBRE 1916

20 centimes

---

---

# les tablettes

---

---

**SOMMAIRE :** Réagissons, *les tablettes* -- Tablettes : Faisons des Hommes, Ce que nous voyons, L'Automne, *Claude Le Maguet* - Au lasso, échos - C'est dans le sang, *P.-J. Jouve* - Un héros, *Frédéric Larsen* - Le voulez-vous réellement, *Du Thal* - Ouvrez les portes, *les tablettes* - Bibliographie, « La Guerre Infernale » - Opinions d'avant-guerre, *M. Sembat* - Dessins de *F. M.* et *Poucheton*.

**CONDITIONS D'ABONNEMENTS.** — Pour tous pays : Un an, 2 fr. — Six mois, 1 fr. Adresser les mandats à **CÉCILE NOVERRAZ**, 23, rue des Bains, Genève — Tout ce qui concerne l'administration et la rédaction devra être envoyé à la même adresse avec la suscription : *les tablettes*.

Jol. P. 13  
Revue

## RÉAGISSONS

*Gloser sur une situation qui, perfidement, s'obstine à demeurer inchangée, de quoi cela servirait-il ? Les événements n'en sauraient être influencés.*

*Si nous ne parlons pas de cela, de quoi parler alors ? Il semble que plus rien ne soit digne d'intérêt en dehors du grand drame présent. Toutes les manifestations de la vie ont comme démerité de notre attention. La curiosité humaine trouve, dans les péripéties du conflit, une nourriture si abondante, relevée par les variés condiments des circonstances, que le cours imperturbable des choses, toujours simple et d'une beauté sans cesse renouvelée, la sollicite en vain.*

*Une seule chose passionne : la tournure des événements. Et la lecture d'un communiqué, la vue d'une photographie du front provoquent plus d'intérêt que les spectacles les plus grandioses de la nature, les plus attendrissants tableaux de la vie familiale.*

*La guerre, on dirait de deux coqs qui s'entre-déplument et s'entre-déchirent pour la distraction d'une galerie féroce. La galerie est partagée en partisans de l'un ou l'autre des combattants. On suppute les chances des deux adversaires, on enregistre avec satisfaction ou dépit les coups donnés ou reçus par son favori ; on excite les deux bêtes.*

*C'est cet intérêt complice que tant de gens prennent au désastre.*

*Nous sommes de ceux à qui on ne peut reprocher cette complicité. Est-ce à dire, ô Paul-Hyacinthe Loyson ! ô génial inventeur du « pacifisme martial » ! que nous soyons neutres devant le crime ? Nullement. Nous ne faisons pas de distinction entre les criminels, voilà tout ! Pour établir une telle distinction, il faut toute l'acrobatie d'un anarchiste patriote.*

*Mais nous pensons que la guerre nous a peut-être trop détournés de la vie. Nous ne pouvons rien contre le fléau lui-même et c'est notre désolation ; cependant, nous ne devons pas nous laisser gagner par l'apathie et abandonner toute activité bienfaisante. Ecœuré, on est parfois tenté de mettre au rancart toute passion généreuse et de vivre « à la j' m'en fous, à la p't'êt bien », comme dirait Rictus. Ce serait une capitulation. Et c'est encore lutter contre la guerre que de ne pas nous laisser déprimer par la douleur qu'elle nous cause.*

*Sauvegardons nos goûts, nos affections, nos aspirations. Demeurons capables de nous exprimer, de nous manifester. Elargissons notre effort, orientons-le en tous sens.*

LES TABLETTES.

## Tablettes

### FAISONS DES HOMMES

On s'est étonné de voir ceux qui avaient fait le serment de s'opposer à toute guerre, marcher comme un seul homme et même avec enthousiasme le jour de la mobilisation. On s'attendait à un essai de résistance, à une tentative d'application des résolutions votées ; on croyait que compteraient tout de même un peu les engagements pris, les déclarations faites. Hélas ! il fallut assister plein de tristesse à l'acceptation du fait accompli. Que dis-je ! Il fallut enregistrer l'adhésion morale au parti de la guerre de ses adversaires les plus résolus. « A la voix du canon d'alarme »,

la foule compacte des meetings anti-guerriers, prit allègrement le chemin des casernes. Mais les couplets qu'elle chantait n'étaient plus les mêmes.

En examinant à fond les choses, on en vient à se demander s'il y avait vraiment lieu de s'étonner de ce brusque revirement d'opinion et d'attitude. Etions-nous fondés à attendre des hommes d'opposition qu'ils persévèrent dans leur rôle au jour de l'épreuve ? La guerre a révélé chez eux un défaut de personnalité dont nous aurions dû être prévenus et dont il faut, pour l'avenir, déterminer la cause.

La grande coupable est d'abord l'éducation. Celle-ci est des plus mal comprises. Au lieu de consister à respecter l'enfant, à favoriser son développement, à l'assister dans sa formation, elle n'est presque toujours qu'un odieux façonnage et un attentat contre sa petite personnalité. Napoléon qu'on félicitait d'ouvrir des écoles, répondit : « Si j'ouvre des écoles, c'est pour donner une direction aux idées ». C'est l'aveu cynique d'un homme puissant que rien n'oblige à déguiser ses desseins. Mais pour n'être pas avoué aussi cyniquement, le rôle de l'éducation est-il autre ?... Chacun essaie de s'emparer de l'enfant pour la réalisation de ses fins religieuses ou idéologiques. Celui-ci est en quelque sorte écartelé par les sectes sociales ou religieuses. « C'est moi qui l'aurai ! — Non c'est moi ! » Mais, il est évident qu'il n'entre aucun amour dans cet acharnement à posséder l'enfance. Tous considèrent l'âme de l'enfant comme un terrain propice à la culture de leurs idées. Les petits sont ainsi dérobés à eux-mêmes, et l'on peut qualifier de voleurs d'enfants ceux qui ravissent aux gosses leur petite individualité en s'imposant à eux, et qui s'emploient à empêcher leur évolution morale propre.

Les parents élèvent d'après un plan préconçu les gamins et gamines qui n'ont qu'à se conformer à ce qui est dressé. Ils ne seront le plus souvent, au point de vue moral et intellectuel, que la parodie de leurs auteurs :

*Les fils seront dignes des pères.*

Hélas ! C'est pourquoi le progrès est si lent, si lent ! De ce vasselage spirituel, il ne peut résulter autre chose que ce que nous avons constaté, c'est-à-dire une absence de conviction profonde et, partant, un regrettable défaut de résolution.

D'autre part, on a cru agir sagement en déterminant chez les travailleurs une mentalité grégaire, mais on n'a réussi qu'à créer un révolutionnarisme factice. Il est aisé d'entraîner les hommes dans un courant, mais il est à craindre qu'un autre courant ne les en détourne.

« Il y a dans toute création une affirmation de soi, disais-je dans un article sur « l'Idéal à l'école ». On ne s'attache pas plus aux idées qu'on n'a pas créées, c'est-à-dire qui vous ont été servies et ne sont pas le résultat de vos réflexions, qu'on ne s'attache aux choses qu'on a obtenues sans difficultés. On ne tient bien qu'à ses propres œuvres ».

L'homme qui ne se sera pas réalisé lui-même sera désemparé devant les événements. Ne possédant aucun critérium pour juger d'une cause, il sera influencé par toutes les variations de tendances qui se manifesteront autour de lui.

C'est ainsi qu'aucune rénitence n'a été tentée contre la pression morale exercée par la presse au début des hostilités. Très habilement on exploita le besoin d'idéalisme des masses, qui se laissèrent prendre aux grands mots.

Nous devons nous efforcer désormais de développer les individualités, au lieu de fabriquer des fan-toches pour une mission quelconque dans la vie. Sa mission, chacun devra la trouver.

Pour remplacer les gobeurs et les faux idéalistes d'aujourd'hui, faisons des hommes.

### CE QUE NOUS VOYONS

On nous a souvent taxé de pessimisme. Jugement superficiel qui ne tient compte que des apparences. Parce que nous ne sommes aveuglés par aucune prévention, nos raisonnements, découlant d'une libre observation, choquent constamment ceux qui ont une opinion toute faite sur chaque chose, et pour lesquels les faits n'ont d'autre signification que celle indiquée d'avance par une doctrine donnée.

Faisant intervenir le facteur psychologique et l'expérience acquise, nous nous sommes efforcés de discerner les conséquences que vont entraîner les tragiques événements actuels. Nous devons tout de suite déclarer qu'à l'examen, nous n'avons distingué aucun des bienfaits prévus par certains Pangloss socialistes ou libertaires.

Nous voyons les pauvres hommes empêtrés dans la douleur, dans la laideur, dans le mal et dans l'inconscience. Nous voyons une humanité paillardre et superstitieuse. Chez les faibles surtout, la souffrance est loin d'être salutaire et purificatrice. Des compensations vont être recherchées dans l'épaisse matérialité. L'espérance va être demandée au mensonge. Après cette période de terreur, on aura besoin d'oubli de soi, d'hébéture, d'illusion. Ouvrez vos portes, lupanars, mastroquets, voyantes, cartomanciennes ! Écrivez vos livres, écrivains pornographes et faux prophètes ! Accomplissez vos plus beaux tours de forces, funambules de la politique !...

Versez la corruption et le mensonge ! Affaiblissez et appauvrissez !

\* \* \*

La première illusion des travailleurs est peut-être que, la guerre terminée, ils vont entrer dans l'âge d'or. Les vides produits par les hécatombes font supputer des salaires élevés en raison de la rareté de la main-d'œuvre.

Mais il faudra déchanter. Il a été parlé des cinquante mille coolies que le patronat s'apprête à faire venir. Il y a aussi les femmes qui, par la force des choses, ont été amenées à offrir leurs bras à l'industrie. D'autre part, le traité de paix comportera de telles coercitions économiques pour le vaincu, que son industrie s'en trouvera atteinte. Les ouvriers qui, de ce fait, seront privés de leur gagne-pain devront aller le chercher ailleurs.

Toute cette concurrence va mettre en émoi les groupements d'intérêts, les associations de digérants que sont les syndicats. Sus aux intrus !...

Nous voyons trois formes de lutte d'un caractère antisocial : Lutte de races, lutte des sexes, lutte nationaliste. Tout finira par de bons contrats où seront stipulés les droits et obligations des contractants. Ces merveilleux compromis sont la combinaison rêvée qui met les deux parties à l'abri des risques. C'est la sécurité, la pâtée assurée à l'ouvrier... avec la chaîne et le collier.

Ainsi se confirmera le rôle conservateur, défensif et statique de l'organisation syndicale.

Mais nous voyons des tentatives hardies ; nous voyons l'action offensive et dynamique s'exercer dans tous les domaines. Nous voyons des hommes qui, individuellement ou collectivement, vont entreprendre la seule vraie besogne révolutionnaire, soit de s'opposer effectivement à ce qui est. Par eux, la production et la consommation vont être réorganisées, l'art régénéré, l'école rénovée, la vie élargie, embellie.

Nous voyons, au loin, luire faiblement la fascinante lumière du renouveau.

### L'AUTOMNE

*A ma chère femme.*

Pour le citadin qui n'est pas témoin de la mobilité constante de l'aspect de la nature, sa transformation est pour ainsi dire soudaine. Chaque dimanche, la campagne m'offre visage nouveau.

Je la vois aujourd'hui et lui trouve une beauté moins ardente, mais plus reposante, plus saine et plus vraiment gaie. Elle a un air de lumineuse franchise et de calme bonté.

C'est une douce et claire journée de début d'automne. Le soleil met en valeur les teintes variées du paysage.

Les bois ressemblent à d'énormes et riches bouquets composés avec un goût audacieux. Parmi les tons de



brique et de cuivre rouges, parmi les vert-de-gris, les mordorés et les ocres, un jaune safran retient davantage mon regard; il me vient à la bouche, en le regardant, la saveur d'un fruit beurré. Les allées des villas sont recouvertes d'un tapis de pourpre et d'or. Les enfants ont suspendu l'escarpolette aux branches du platane; ils se balancent à tour de rôle; leur visage porte le feu de l'animation.

Au verger, les fruits sont abondants : la pomme rutilante, la lourde poire d'espalier. Le potager a de rouges tomates, des concombres verts, d'énormes et dorés potirons.

A l'entrée d'une prairie, des sapins forment un décor triomphal. Dans cette prairie, des vaches paissent; leurs clochettes font une musique joyeuse.

Sur les murs des vieux temples, les vignes vierges sont une broderie de soie magnifique, d'un dessin original et d'un fort coloris qui se fond dans la gamme des rouges : vermillon, purpurin, aubergine, grenat. Des gerbes hardies, d'une courbe ferme, s'élancent en tous sens.

L'air est imprégné d'agrestes parfums.

Assis sur un mamelon, je contemple la nature plantureuse et gaie. Je me sens calme, fort et joyeux. La liqueur de vie coule en moi comme un lait nourrissant. Je me lève et m'apprête à partir, car déjà les ombres s'allongent et s'atténuent. Là-haut, bien haut, un épervier plane, ainsi qu'un rêve généreux.

Mon cœur peut bondir dans ma poitrine; je m'en sens maître! — Et mon émotion se traduit en volonté d'être simple et bon, comme la nature!

\* \* \*

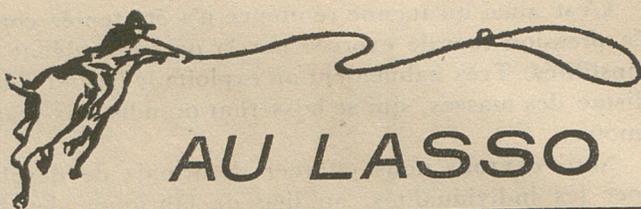
Laissez-moi vous présenter l'automne tel que le personnifie mon imagination. Et personnifier c'est situer, faire mouvoir; c'est donner caractère et vie.

C'est une femme dans la quarantaine, robuste et fraîche gaillarde à la chevelure lourde et dorée, au front lumineux, aux yeux clairs et doux, un peu humides. Elle s'appelle Gertrude; elle est vêtue d'une robe de soie, de forme surannée, ample, aux reflets changeants. Gertrude ouvre la barrière de l'enclos; elle porte en son cabas de bonnes choses : confitures et fruits — de beaux fruits odorants, aux rondeurs sensuelles. Les enfants l'ont aperçue de loin; ils délaissent leurs jeux et accourent à sa rencontre en criant : « tante Gertrude ! tante Gertrude ! » Le chien de la maison les a dépassés : déjà il jappe et saute autour de la tante et reçoit les premières caresses. Les enfants arrivent essoufflés; tante Gertrude leur donne à tous de gros baisers qui claquent. Chacun a quelque chose à raconter et tout le monde parle à la fois. Puis on veut savoir ce que contient le cabas...

Oh! tableau naïf et attendrissant de vie vraie, de vie honnête, de vie saine, de vie bonne! Oh! tableau de paix, de bonheur, de fécondité!... Pourquoi faut-il que tu sois troublé par l'image obsédante de la guerre imbécile et cruelle!...

1<sup>er</sup> octobre 1916.

CLAUDE LE MAGUET



### Je n'ai rien dit

La lecture des *Hommes du jour*, ces temps derniers, faisait mes délices. Georges Pioch, notamment, lorsqu'il voulait bien troquer son épée mouchetée pour une bonne matraque, me donnait du bon temps. Dans ses échos surtout, il rossait les gens de la belle façon. Paul Hyacinthe Loyson en sait quelque chose. Et je buvais du petit lait à voir les coups tomber sur les épaules de ce pitre.

Mais voilà qu'un beau jour Pioch, à ma grande stupefaction, annonce qu'il faut considérer comme non avenue les plus durs propos qu'il a tenus à l'égard du lieutenant Loyson (service de renseignements). C'est comme les promesses du tzar aux Polonais, ça ne compte pas!...

N'étions-nous pas dupes d'assez d'hommes?... Et faudra-t-il voir diminuer chaque jour le nombre de ceux qui avaient conservé notre confiance?...

### L'offensive des embusqués

On croyait en avoir fini avec les conférences tintamarresques dont nous gratifia le team Barthou, Tardieu, Lebon et C<sup>ie</sup>. Ah bien oui! voilà qu'on nous en annonce encore une dans le même style, par Paul Hyacinthe-Loyson. Après les « as », les valets.

Il ne manquera bientôt plus à la collection que Montéhus et Hervé.

Pourvu qu'un de nos contemporains n'aille pas, cette fois, faire de l'oison l'usage qu'en faisait Gargantua.

### Contradiction

A la prison Saint-Antoine, au greffe et près de la porte d'entrée, se trouvent deux troncs surmontés de cette effarante inscription : « Pour les employés de la maison ». Le fait est assez outrecuidant pour être relevé.

A ceux — vraiment très conciliants — qui trouveraient normale l'existence de ces troncs, il est bon de rappeler que les « employés de la maison » ne se font pas faute de répéter aux pensionnaires, à tout propos et hors de propos, et sur le ton que l'on conçoit : « Nous ne sommes pas vos domestiques ».

Possible. Mais alors pourquoi quémander la « bonne main »?

## Ouvrez les portes

Sans doute pour justifier la réputation qu'a la Suisse d'être hospitalière, on a interné à Witzwill les quatre camarades arrêtés le 3 septembre à la plaine de Plainpalais. Provisoirement, dit un communiqué à la presse. En admettant même qu'on les libère de suite, ils n'en auront pas moins fait près de deux mois de prison (dont quinze jours de secret) pour n'avoir enfreint en aucune façon la loi suisse. Le fait de discuter sur une place publique ne peut être qualifié de trouble et, au surplus, la réunion était autorisée.

Le supplice n'a que trop duré. Qu'on les lache.



Dessin de F. M.

## C'est dans le sang...

A Henri Guilbeaux.

C'est dans le sang de Jaurès, de Casement et d'une armée d'autres,

C'est dans la souffrance de Liebknecht, des consciencieux objectors, de Baudraz ou des Tolstoïens,

C'est dans la mort des uns et l'emprisonnement des autres,

C'est dans l'âme des uns et des autres

Que le monde avance aujourd'hui, — qu'il vit, — qu'il ne peut mourir.

C'est par le sang

De l'instituteur Savigny, qui traçait sur le tableau noir, devant les enfants :

« La guerre est une bête sauvage et dévore la civilisation »,

Qui refusait de prendre le fusil, et dans le cimetière de Montdidier s'adossait au mur pour être fusillé;

C'est par la semblable mort

De milliers d'autres qui refusèrent, Allemands, Français, Anglais ou Italiens;

C'est par l'agonie des soldats sommairement condamnés;

C'est par la douleur des réfractaires, dans toutes les prisons du monde;

C'est par la souffrance de Liebknecht dans les prisons de la Prusse,

La souffrance d'Humbert-Droz dans les prisons de la Suisse,

La souffrance des hommes et des femmes partout privés de liberté;

C'est par l'injure à Romain Rolland, et son exil au milieu des haines grandissantes,

(Sois calme et fort, ô grand voyant, demeure calmement dans ton âme !)

C'est par la ruse et la violence du pouvoir, qui dans toutes les patries doit mettre à mort ces hommes dangereux, — car ils sont demeurés des hommes,

C'est par ce grand soleil de mort et de douleur  
Que le monde avance aujourd'hui dans le sang, la  
peine et la nuit,

Qu'il vit, — qu'il ne peut mourir.

AOÛT 1916.

P.-J. JOUVE.

Nous ne saurions trop recommander à nos camarades la lecture du *Poème contre le grand crime*, du même auteur, une plaquette de 54 pages, avec couverture du peintre E. Bill. 1 fr. Edition de *demain*, 28, rue du Marché.

## Un Héros

Homosapiensoff était le descendant d'une illustre famille de pédagogues. Son grand-père avait établi, dans un ouvrage couronné par l'Académie des Sciences de Paris, que la capacité stomacale des fourmis mâles est légèrement inférieure à celle des femelles, et son oncle, titulaire de la médaille d'or de la Société pour l'Avancement des Sciences sociales, avait établi un tableau comparatif des moyennes de kilomètres parcourus par les humains, de dix en dix années, et selon leurs occupations industrielles, commerciales ou autres. Quant à Homosapiensoff lui-même, il avait, dans son enfance, usé un nombre incalculable de fonds de culotte sur des bancs d'écoles et d'universités, pour pomper jusque dans sa cervelle vierge un également incalculable nombre de notions aussi inutiles pratiquement que théoriquement admirables. A la suite de brillants examens, où il fut classé premier avec félicitations du jury, il avait vu s'ouvrir toutes grandes devant lui les portes de ces établissements que les démocraties fondèrent tout exprès pour la classe privilégiée des diplômés.

Très instruit, très doux, très bon, très modeste aussi, Homosapiensoff fit son petit bonhomme de chemin sans intriguer, sans chercher à nuire aux autres, sans soulever de trop criantes jalousies, sans luttes, sans difficulté, par la force de l'impulsion reçue le jour même de sa naissance, lorsque son père prévoyant le déposa dans la glissière bien graissée qui sert de berceau aux futurs fonctionnaires.

A vingt-sept ans, Homosapiensoff épousa une jeune fille point trop savante, point trop ignorante aussi, très capable d'écrire la valeur d'une carte postale sans fautes d'orthographe, mais plus capable encore de réussir des pommes de terre soufflées ou une sauce mayonnaise. Elle avait cinq années de moins que son époux, qu'elle aima comme un bon maître, dispensateur modéré des joies conjugales permises. Avec une belle placidité de bonne nourrice, elle éleva trois garçons et une fille, qui naquirent à un intervalle honnête de quinze mois.

A cette époque, Homosapiensoff touchait des émoluments s'élevant au total de huit mille francs. Sa femme lui avait apporté cinq mille francs de rente. A eux deux, ils escomptaient quelque cent mille francs que leur vaudrait le décès de leurs parents.

Ils habitaient une jolie petite maison, où le mari passait ses loisirs à cultiver des roses et à surveiller tendrement l'éducation de ses enfants.

D'un caractère facile et aimable, incapable de grands élans généreux, il compatissait volontiers aux petits ennuis de ses semblables, et, quand il s'agissait de quelque modeste secours, ce n'était pas en vain qu'on

venait frapper à sa porte. Pacifique et doux, il n'aurait pas fait de mal à une mouche, et souvent, en arpentant les allées soigneusement ratissées de son petit clos, il allongeait ou raccourcissait le pas, pour éviter d'écraser un insecte.

Ainsi s'écoulèrent une dizaine d'années de vie paisible et banale, durant lesquelles aucune ride ne vint troubler le miroir calme et transparent qui représentait leur ménage. Homosapiensoff, dans cet espace de temps, perdit une dent, vit s'agrandir sensiblement la tonsure qui dégarnissait le haut de son crâne à reflet rosé, et s'arrondir son ventre.

\* \* \*

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire.

Las de goûter ce modeste et tranquille bonheur, la nation à laquelle appartenait Homosapiensoff, jusque là fort ignorée des grands peuples voisins, se trouva prise d'un furieux prurit de grandeur : l'humble et fraîche églantine aspirait à devenir une rose.

Les ministres et les hommes d'état conférèrent. Les diplomates se mirent à l'œuvre, ténébreusement, préparant le terrain où les généraux allaient jouer la sanglante partie d'échecs.

Tout d'abord, Homosapiensoff s'occupait peu de ces choses. Retiré dans son modeste logis, ou enfermé dans le sanctuaire de la science, profondément occupé à noter le nombre des pulsations d'un cloporte avant et après le repas du matin, il bouchait ses oreilles aux vains bruits du monde.

Lorsqu'arriva le jour où la diplomatie eut si bien brouillé les cartes que le canon fut appelé à résoudre la question, c'est avec un vif sentiment de regret qu'Homosapiensoff vit ses élèves désertir ses cours, pour endosser le nouvel uniforme indigo-zénith et courir aux frontières. Avec un grand sentiment de tristesse, il lut les récits des premiers combats, des premières hécatombes.

Cependant, la victoire souriait à sa patrie. Une griserie montait aux cerveaux. Dans les rues, Homosapiensoff entendit les marchands de journaux hurler à pleins poumons les nouvelles les plus stupéfiantes. Ce n'étaient que glorieuses attaques, armées ennemies écrasées, places fortes enlevées comme des châteaux de cartes, fantastiques chevauchées vers d'incessants agrandissements de territoire.

Peu à peu l'incendie étendit ses ravages. D'autres pays prirent fait et cause pour tel ou tel des combattants. Des alliances se firent ou se défirent. On viola des neutralités, et les signataires mêmes des traités déchiraient à belles mains ces chiffons de papier.

Après une campagne de trois mois, le territoire du pays d'Homosapiensoff avait triplé en étendue ; sa population avait augmenté de douze millions.

Alors, un vent de folie souffla. Jusque dans le tranquille milieu universitaire, la furie chauviniste fit ses ravages. On commença à regretter les alliances, puisque les alliés voudraient leur part du gâteau. Bientôt, on en arriva à considérer comme ennemis les frères de la veille. Au grand ébahissement du vaincu, d'acteur devenu spectateur, les alliés se ruèrent les uns sur les autres.

Alors, l'enthousiasme fut à son comble. Le corps universitaire se présenta en bloc à l'enrôlement. En hâte, dans son jardin, au moyen d'un râteau, Homosapiensoff avait appris le maniement du fusil. Plein

d'une tardive ardeur guerrière, il embrassa sa femme, bénit ses enfants, et secoua la poussière de ses brodequins sur le seuil de sa demeure.

\* \* \*

Les premiers jours furent rudes ; les premières nuits surtout. A coucher sur la dure, à demeurer dans les tranchées les pieds dans l'eau, Homosapiensoff gagna d'abord un torticolis, puis un lumbago, puis des rhumatismes.

Mais à mesure qu'il souffrait dans son corps, son âme s'aguerrit. Il se convainquit que le métier des armes est autrement beau et grand que celui du pédagogue, et il sentit toute la distance qui sépare un grand général d'un grand professeur.

Un matin, soudain, ce fut l'alerte. Un terrible duel d'artillerie fut le début. Les premiers obus qui éclataient au dessus de sa tête le laissèrent presque indifférent, par ignorance du danger. Quand il eut constaté les terribles effets de ce bombardement, la crainte lui vint sous la forme d'un bizarre et douloureux tiraillement du ventre.

Dans le courant de la journée, selon qu'on attaquait ou qu'on était attaqué, parfois aussi sans raison apparente, on exécuta plusieurs marches en sens contraire, tantôt en avant, tantôt en arrière, d'abord à droite, puis à gauche. Finalement, on se retrouvait toujours sous les balles ennemies.

A ses côtés, nombre d'hommes tombèrent, le plus souvent sans un cri. Ils grattaient un moment la terre de leurs doigts crispés et expiraient dans un hoquet sanglant. Des chevaux éventrés passaient, glissant sur les paquets d'entrailles bleues et rouges qui pendaient sous eux, ou s'éroulaient les quatre fers en l'air, avec un hennissement de douleur qui découvrait leurs longues dents jaunes.

Vers le soir, on traversa un village ennemi, et là, tout à coup, sans qu'on pût savoir qui en donna l'ordre, ni même s'il y eût un ordre donné, le massacre des habitants commença. Les soldats pénétraient méthodiquement dans les maisons, cassaient tout, tuaient les hommes, violaient les femmes quand elles étaient jeunes, les rouaient de coups quand elles étaient vieilles. Puis, avant de sortir, ils imbibaient de pétrole quelques chiffons. Dix minutes plus tard, toute la maison flambait.

Homosapiensoff n'éprouva pas trop de dégoût à ce spectacle. Il finit par entrer avec trois soldats dans une ferme isolée où ils trouvèrent un vieillard, une jeune femme avec un nourrisson sur le bras et un garçon d'une dizaine d'années.

Froidement, à bout portant, l'un des militaires déchargea son revolver dans le visage du vieux, qui s'éroula comme une masse. L'autre, en même temps, abattit le gamin. La femme alors se mit à hurler comme une louve enragée. Folle de peur, les yeux hagards, elle tendit son enfant vers ses bourreaux, dans un geste de supplication désespérée.

Que se passa-t-il alors dans l'âme de Homosapiensoff, professeur à l'Université, père de quatre enfants ? Cet homme qui s'écartait de son chemin pour épargner un ver de terre, saisit soudain son fusil, et d'un seul coup de baïonnette, embrocha le nourrisson dans les bras de la mère.....

Ce soir-là, Homosapiensoff se sentit une âme de héros et de patriote ; il eut conscience que son pays était mûr pour l'histoire.

FRÉDÉRIC LARSEN.

## Le voulez-vous réellement ?

A tous ceux qui exposent ou écoutent approbativement exposer des théories tendant à la suppression de l'autorité, du malaise social ;

A tous ceux qui envisagent la Révolution comme moyen certain de réaliser un idéal de bien-être moral et économique ;

A tous ceux qui prévoient leur organisation en vue de répandre, dans le peuple, des idées généreuses ;

A tous ceux qui cherchent à propager la conception d'une vie plus humaine, permettant la libre expansion de l'individu, la satisfaction pleine et entière de besoins normaux et vitaux, les relations amicales, le libre échange, la sociabilité, l'entraide ;

A tous ceux qui souffrent de l'état social actuel ;

Je pose ces questions :

Etes-vous sincèrement atteint par la souffrance, le malaise qui se dégagent de la forme sociale qui nous régite ?

Avez-vous des goûts, des besoins, des désirs qui soient vraiment et profondément différents de ceux qui engendrent et maintiennent la société présente ?

Partagez-vous réellement toutes ces convictions exposées dans vos groupements ?

Désirez-vous réellement leur réalisation ?

Possédez-vous un tempérament qui ne s'accommode nullement de l'autorité, conséquence du principe étatique et de l'état mental en général ?

Etes-vous bons, sensibles, et désirez-vous agir en conséquence ? car pour tenter une réalisation, il faut nécessairement être en état de désirer un idéal de vie.

Etes-vous l'individu qui, par tempérament et sentiment, souffre et désire ?

Avez-vous quelquefois laissé constater à vos contradicteurs et amis, dans vos groupements et dans vos relations, votre besoin de sociabilité, d'entente, de liberté et d'action ?

Avez-vous recherché, comme étant nécessaires à votre individualité, l'amour dans l'association, la joie saine dans vos jeux, la justice, la sincérité dans vos allégations, la bonté, la franchise dans vos actes, la satisfaction dans l'effort ?

Souffrez-vous de l'exploitation et désirez-vous vous y soustraire ?

Tentez-vous, économiquement, de réaliser en partie votre idéal de mise en commun ?

Ne me parlez pas, je vous prie, de ce qu'ont fait dans ce domaine d'autres que vous-mêmes, ceux-là ne sont pas vous.

Ne vous est-il donc pas possible d'associer vos efforts en vue d'une production et d'une consommation en commun ?

Etes-vous les individus capables de mettre en pratique dans la mesure du possible tout ce qui nécessite vos théories ?

Essayez-vous entre vous la réalisation d'une vie de concorde, d'amour, d'affinité ?

Vous qui parlez de vie future, en êtes-vous des éléments possibles ?

Voilà ce à quoi il vous faut répondre.

Ce n'est pas que je veuille vous décourager dans votre entreprise, je veux simplement que vous vous connaissiez mieux, afin que vous puissiez vous déterminer à mettre un peu de clarté dans vos aspirations et à vouloir sincèrement ce dont vous êtes capables.

Car, alors, quelle désillusion, le Jour... que vous dites désirer tant !

Que ceux qui répondront le fassent succinctement.

DU THAL.



## Livres et Revues

*La Guerre infernale*, par GUSTAVE DUPIN (Edition de de demain, 28, rue du Marché.

D'une argumentation précise et serrée, d'une logique qui ne se relâche à aucun moment, « La Guerre infernale », de Gustave Dupin, est, malgré sa forme modérée, un des livres les plus hardis qui aient été écrits contre la guerre.

Gustave Dupin est catholique. D'aucuns vont être tentés de prétendre, *a priori*, que la force de son réquisitoire en est affaiblie. Et pourquoi cela?... Une doctrine vaut surtout par celui qui la professe. La guerre, à ce propos, est venue démontrer qu'on pouvait tout justifier, à l'aide de n'importe quelles théories et que les plus beaux principes ne peuvent suppléer à un défaut de qualités intérieures.

Ce qui unit les hommes, au fond, d'un lien secret mais certain, est plutôt le fait d'embrasser une foi ou une idée — quelle qu'elle soit — avec des sentiments communs, que celui d'appartenir à la même secte sociale ou religieuse. Pour ma part, je me sens plus près du catholique Dupin qui lutte contre le militarisme, que de ces hommes d'avant-garde qui placent je ne sais quel petit intérêt politique au-dessus des grands sentiments humains.

Gustave Dupin a perdu son fils dans la tourmente, et la douleur, chez cette âme élevée, ne se traduit pas en rancune, mais en pitié, en amour pour « tous ses pauvres frères d'Europe ».

Pleine d'une riche documentation et d'une belle érudition, « La Guerre infernale », est une œuvre des plus substantielles. De plus, elle est écrite dans un style très clair et très simple qui en rend la lecture agréable.

Au total : bel ouvrage, audacieux, bienfaisant.

La presse feint d'ignorer le livre de Gustave Dupin, tant elle lui garde rancune d'avoir si bien révélé et condamné son triste rôle.

C. L. M.

## A l'aide !

Déjà ! direz-vous. Oui, déjà. Nous avons eu bien du mal à trouver l'argent nécessaire à ce premier numéro — et encore la composition ne nous a rien coûté, — c'est vous dire les difficultés qui nous attendent par la suite, malgré l'argent allemand que ne manqueront pas de nous faire toucher certains plumitifs — nous mesurant ainsi à leur aune.

Pour le moment, nous ne sommes riches que de bonne volonté. Aussi ouvrons-nous, dès aujourd'hui, une souscription pour le journal. Que ceux à qui notre allure plaît, que notre propagande intéresse et qui peuvent nous aider, le fassent sans tarder.

## Opinion d'avant-guerre

Il nous a paru intéressant de reproduire des *Cahiers d'aujourd'hui*, de décembre 1912, cet article de Marcel Sembat. On a peine à se représenter dans un ministère de défense nationale l'homme qui a écrit ces lignes.

La guerre des Balkans semble organisée par un pédagogue suprême comme une leçon de choses.

Si, après cela, les hommes ne comprennent pas, il faut désespérer du bon sens! L'artifice du préparateur de cette expérience décisive est d'avoir réuni en elle, comme pour corser l'effort dramatique, l'insignifiance des causes à l'horreur des péripéties.

L'insignifiance des causes? Ah! oui! le cochon serbe qui veut arriver à l'Adriatique?

Non, ce n'est pas de ce respectable animal que je parle. Notez qu'il m'est précieux le cochon serbe! je le tiens pour un symbole! je voudrais le dresser, comme le serpent d'airain guérisseur des Hébreux, au-dessus des foules, comme un emblème des motifs possibles de tuerie! Il nous rend les plus grands services. Il est persuasif et porte la conviction jusqu'au fond des âmes.

Mais en indiquant l'insignifiance des causes, j'entends parler des plus nobles raisons qu'on allègue: l'indépendance des peuples balkaniques, la liberté des races opprimées, la Confédération des Etats alliés de la péninsule.

Nobles raisons! mais pour en découvrir l'inanité, l'histoire récente et l'histoire prochaine ouvriront tous les yeux. Sitôt la guerre finie, on rappellera, nul n'ayant plus intérêt à le taire: que la Turquie, au moment de la Révolution jeune-turque a fait un très bel effort pour assurer l'égalité à tous les habitants des pays ottomans, sans distinction de race ni de religion. Elle a été accueillie, lors de cette brillante aurore, si odieuse à l'Europe et dont la Jeune-Turquie s'est elle-même trop vite effrayée, elle a été accueillie par un élan de chaude sympathie dans tous les pays des Balkans, et il s'en est fallu de peu que, sans guerre, sans massacre, la liberté nouvelle ne fût fraterniser les hommes de ces admirables contrées.

C'est l'histoire d'hier, d'un hier trop vite oublié. Mais l'histoire de demain va être plus significative encore si, au lendemain de la paix, après tant de carnage, la Turquie fait, comme des gens avisés le prévoient, son entrée dans la Fédération Balkanique! et si tous ensemble, avec la Roumanie en plus, adressent aux grandes puissances un collectif et gigantesque pied de nez! Tout le monde rira de la mine de nos diplomates, mais tout le monde, espérons-le, se dira que cela ne valait décidément pas la peine de s'égorger.

Peu à peu se révèle toute l'horreur de ces égorgements: nous ne la connaissons pas encore tout entière. Le voile qui nous cache la vision des champs de bataille, et les brutalités loin de la bataille, et les grands abattages du choléra, n'est pas encore levé. Les correspondants de guerre ont fait ce qu'ils ont pu: ils ont ouvert leurs yeux tout grands, et braqué leurs appareils photographiques. Mais ils n'ont pas tout vu, et surtout ils n'ont pas encore tout dit, ni vidé leur carnet de notes. Patience! nous saurons tout!

Déjà j'ai épinglé quelques chroniques édifiantes. J'ai sous les yeux en ce moment une page du marquis de Segonzac datée de Seraij et intitulée « Vision d'Epouvante ». Les Bulgares lui ont fait visiter un village mis à sac par les Turs, à Aboa, près de Visa.

C'est un village grec, dans lequel a pénétré l'avant-garde de l'armée d'Abdullah-pacha, en dérouté. Vous voyez cela d'ici, n'est-ce pas? la ruée de brutes affo-

lées de peur et de colère, le village envahi; soixante personnes, femmes, enfants, vieillards, enfermées dans l'église, le feu allumé, l'incendie qui flambe! Chaque maison du village fouillée, chaque être vivant tailladé à coups de sabre, gamins et fillettes violés, puis jetés au feu. Les Bulgares montrent le tas fumant des décombres et invitent à photographier les cadavres, car c'est du travail turc. Nul doute que les Turcs n'aient pu montrer aussi du travail bulgare, serbe, grec!

A quoi bon les cris d'effroi! Qu'attendiez-vous d'autre? Vous avez déchaîné dans chaque homme la bête. Vous savez qu'elle était toujours là, au fond de lui, tapie, guetteuse. Vous lui avez fait signe, vous l'avez réveillée, appelée, armée d'un sabre, d'un fusil, excitée à tuer, mi-apeurée, mi-héroïsée! La voilà! Elle s'est dressée à votre appel! Regardez-la faire!

Tel le Choléra que nous avons été chercher au loin pour l'amener, sur les bateaux guerriers, jusqu'en Europe. Deux fléaux déchaînés exprès, Guerre, Choléra, qui se ruent sur les hommes, non par une fatalité naturelle, mais parce qu'on les va quérir!

Contre eux nous avons tous cherché des remèdes. Tous! Allemands, Autrichiens, Français! Tous, syndiqués, socialistes, libertaires, députés, journalistes, tout le monde s'y est mis.

Je voudrais qu'on organisât par l'Europe des équipes bigarrées comme on l'a fait en France pour la Proportionnelle, et mieux encore, comme au temps de l'Affaire Dreyfus. On a commencé, mais mal! Il est venu à Paris des députés socialistes d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre. Je voudrais que ces caravanes-là ne fussent pas composées uniquement de parlementaires ni de socialistes. Il y faudrait des peintres, des littérateurs, des professeurs, des savants, des poètes, des secrétaires de syndicats, comme au jour où la conscience de tous protestait contre la condamnation d'un seul. C'est contre le péril de tous, contre la sauvagerie pour tous qu'elle protesterait aujourd'hui.

Ne soyons pas pessimistes! il y a eu un vigoureux effort! et à chaque menace nouvelle de guerre, le sursaut de répulsion se fait plus véhément. Mais avouons-le, si la paix est maintenue, est-ce au prolétariat qu'on le devra ou au choléra?

Un libertaire de mes amis, qui a l'esprit audacieux et qui lit Wells me disait à ce propos: « Vos caravanes? la grève générale? voulez-vous que je vous donne la meilleure recette, moi? Je vous prédis qu'on sera obligé, pour mâter nos sauvages, d'organiser un institut Pasteur! »

« Pour les soigner? il y aurait plus de malades que de gardiens? »

« Du tout! Pour cultiver et tenir tout prêt le bacille en virgule! Hein? voyez-vous cela? C'est le Choléra qui les a calmés, cette fois-ci, ce n'est pas vous! S'il n'y a pas d'autre moyen de dompter ces enragés, faudra-t-il toujours compter sur lui? le fléau de guerre ne sera-t-il chassé que par le Choléra? Proposez donc, alors, à la Haye, d'annexer à la Cour d'Arbitrage un Laboratoire de Microbiologie! Et quand les guerriers commenceront à traîner les canons, la Cour crierait: « Halte-là! Gare là-dessous! il y en a pour les deux armées! »

MARCEL SEMBAT

---

### « ENTRE NOUS »

Samedi 21 octobre, à 8 h. 1/2, Salle de la Maison du Peuple: Causerie par F. DE SPENGLER sur

#### Les petits poètes du XVIII<sup>e</sup> siècle

Par la suite, le groupe organisera une conférence tous les quinze jours.

*Travail exécuté en camaraderie.*